

Au-delà des Lumières

Edgar Morin

Philosophe et anthropo-sociologue

Directeur de recherches émérite au CNRS

Président du Comité d'honneur du GERFLINT

Toute ma vie j'ai espéré dans l'improbable
et parfois mon espoir s'est trouvé exaucé.
Notre espérance est le flambeau dans la nuit :
il n'y a pas de lumière éblouissante,
il n'y a que des flambeaux dans la nuit.

Après l'explosion de la Renaissance, le siècle des Lumières est un moment capital dans l'histoire de la pensée européenne. La grande dialogique qui s'ouvre après la Renaissance, c'est-à-dire la relation à la fois antagoniste et complémentaire entre la foi et le doute, la raison et la religion, trouve son centre dans Pascal, homme de raison et de religion, homme de foi et de doute. Cette grande dialogique au siècle des Lumières se trouve marquée alors par une prépondérance (peut-être une hégémonie) de la raison.

Il est certain que la Renaissance, qui a opéré la résurrection d'une philosophie qui n'est plus servante de la religion, a rétabli et retrouvé le thème de l'autonomie de la raison issue des Grecs et a permis l'essor de la science sur des bases empirico-rationnelles avec Galilée, Descartes, Bacon. Cet essor de la science permet de connaître mais en séparant les objets de connaissance les uns des autres et les séparant du sujet connaissant, en somme en en dissolvant la complexité. Cette raison qui se manifeste déjà dans les sciences, va devenir souveraine au cours du XVIII^e siècle français. A ce moment-là, la raison en tant que raison constructive des théories et raison critique, va se déployer ; la raison critique va critiquer les mythes, les religions, d'une façon que je dirai, finalement aveugle parce qu'elle ne perçoit pas le contenu humain des mythes et de la religion. Cette raison, en quelque sorte, construit ses théories - notamment les théories scientifiques - et construit l'idée d'un univers totalement accessible à la raison et l'idée d'une humanité guidée par la Raison. Cette Raison Souveraine devient providentialisée, et elle devient elle-même un mythe quasi-religieux qui va même conduire à un moment extrême et provisoire à une véritable déification, puisque Robespierre institue le culte de la « Déesse » Raison.

Dans cette perspective, la science est productrice de l'authentique connaissance c'est-à-dire de la vérité. C'est une époque où les sciences physiques, chimiques, biologiques prennent leur essor. Et s'impose alors cette idée que l'univers serait totalement intelligible (c'est cette intelligibilité intégrale qu'exprime le démon de Laplace. Il imagine qu'un démon doté de facultés mentales supérieures serait

capable de connaître non seulement tous les événements du passé mais tous les événements du futur). La Raison guide l'humanité vers le progrès et le Progrès devient ainsi la loi inéluctable de l'histoire. Cette idée de loi inéluctable est formulée par Condorcet. Le futur va devenir radieux et l'humanisme lui-même s'épanouit sous deux aspects. Le premier aspect, ' Dieu ' étant supplanté, est de considérer l'homme comme le sujet de l'univers qui doit, à ce titre, finalement le maîtriser (c'est bien la mission de maîtrise de la nature que Descartes, Buffon, Marx assignent à la science). Mais l'autre aspect de l'humanisme c'est l'égalité dignité de tous les humains. Quels qu'ils soient, ils méritent tous le même respect, cette théorie porte en elle non seulement la *liberté* mais également l'*émancipation*. Et 1789, avec l'expression des droits de l'Homme, le moment naissant de la révolution française plein de promesses, peut être effectivement caractérisé ainsi que le disait Hegel comme « un splendide lever de soleil ».

Avec Rousseau déjà, le thème de l'affectivité (de la sensibilité) devient un thème qui s'oppose à la raison et il indique que la raison seule a un caractère abstrait et presque inhumain. Rousseau montre à sa façon le caractère abstrait de la rupture entre l'humain et le naturel en donnant à la nature une importance quasi maternelle, matricielle. Voltaire, sarcastiquement, disait de Rousseau « il veut nous faire marcher à quatre pattes ». Chez Rousseau il y a aussi ce thème que la civilisation apporte une dégradation humaine. Il formule le mythe de l'homme naturel qui suppose non pas qu'il existait une humanité idyllique à l'origine dans une sorte de jardin d'Eden, mais qu'il existe des potentialités humaines qui sont inhibées dans les civilisations, réprimées dans nos sociétés. D'où une interrogation sur le progrès. Le progrès n'est plus conçu comme une sorte de gain permanent du mieux. La question devient : que perd-t-on quand on gagne un progrès, un progrès technique, un progrès matériel, un progrès urbanistique ? Problème effectivement extrêmement actuel dans notre crise de civilisation.

La Révolution française s'est bâtie simultanément sur le triomphe et la crise des Lumières. Le triomphe, avec le message émancipateur de 1789. La crise, avec cette terreur, ce culte de la raison. Je pense à Alejo Carpentier, dans son magnifique roman, *Le Siècle des Lumières*, il nous indique que les Lumières arrivent dans les Caraïbes avec la guillotine.

Quant au Romantisme, il est en quelque sorte, le jaillissement de ce qui a été refoulé par les Lumières. L'esprit de communauté, la relation mystique avec la nature, la vertu du religieux, sont des choses qui effectivement apparaissent avec une sorte de réhabilitation du Moyen Age. C'est aussi, en quelque sorte, un sentiment très profond de la nature comportant la beauté du nocturne (Edward Young avait déjà écrit *Les Nuits*, au milieu du XVIII^e siècle). Et puis il y a la promotion de la passion par rapport à la raison.

Mais le Romantisme tardif, ou plutôt le Romantisme des Romantiques devenus vieux comme Hugo ou Lamartine, ou le Romantisme des jeunes de la deuxième moitié du XIX^e siècle, comme Rimbaud, intègre en lui-même le message des Lumières et, en quelque sorte, se voue au progrès humain que constitue l'émancipation des opprimés.

Le socialisme et surtout la pensée de Marx, va régénérer l'idée de progrès. Le progrès lui-même qui s'effectue à travers, non pas une sorte de progression linéaire, mais à travers un conflit, la lutte des classes. Celui-ci permettra à la classe exploitée et majoritaire, le prolétariat, non seulement de s'affranchir mais encore de créer la société sans classe et, corrélativement, le développement des forces productives permettra l'épanouissement de la technique et de l'abondance. La révolution socialiste universelle est en quelque sorte le moyen, l'étape, par lequel se réalisera ce progrès. De même que le mythe et la religion ont contaminé

l'idée de Raison à la fin du XVIII^e siècle, on peut dire là aussi que le religieux s'est infiltré en profondeur dans la promesse marxiste puisque en quelque sorte le monde nouveau s'accomplit sur un véritable messianisme ; le messie étant le prolétariat industriel, l'apocalypse la Révolution, la promesse le triomphe de la société sans classe.

Nous pouvons voir aussi, à la suite de la Révolution française, que la laïcité républicaine (sans entrer dans la thématique révolutionnaire) de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, reprend l'héritage des Lumières. Les instituteurs notamment sont porteurs de ce message face aux curés de villages. Ce message de laïcité est le suivant : le progrès est porté par le développement de la raison, de la science, de l'éducation. Il était évident que la raison ne pouvait que progresser, que la science et l'éducation également ne pouvaient apporter que des bienfaits... Toutes ces évidences, ou plutôt toutes ces solutions, font aujourd'hui problème. Elles sont terriblement obscurcies : nous voyons que chacun de ces termes supposés être totalement bénéfiques révèle aujourd'hui des ambivalences, un mixte de bien et de mal. La science a aussi conçu l'arme nucléaire, Hiroshima et Nagasaki. Elle a créé la capacité de produire la mort massive de l'humanité. Et, dans le domaine biologique, elle est capable de produire des manipulations génétiques qui peuvent servir au meilleur et au pire. La technique elle-même peut être utilisée pour le meilleur et pour le pire. Et les forces scientifiques/techniques/économiques incontrôlées par les humains conduisent vers des dégradations irréversibles à commencer par les dégradations de la biosphère qui elles mêmes auront des conséquences extrêmement néfastes pour la survie de l'humanité.

Disons que le quadri-moteur constitué par science, technique, économie, profit, et qui était censé produire le progrès, propulse aujourd'hui le vaisseau spatial Terre sans qu'il n'y ait aucun pilote dans le vaisseau ; il porte en lui une double menace de mort : la mort de la biosphère et la mort nucléaire. C'est donc un formidable renversement. La science est certainement éclairante, mais en même temps elle est aveuglante dans la mesure où elle ne réussit pas encore à faire sa révolution qui consiste à dépasser le réductionnisme et la fragmentation du réel qu'imposent les disciplines closes. Elle est incapable de restituer des visions d'ensemble. Mais on peut espérer effectivement, qu'une science nouvelle puisse se développer, se régénérer. De même, on peut penser que la technique qui a produit des machines obéissant à une logique purement mécanique - logique du reste que les technocrates et les éconocrates ont appliquée à l'ensemble des sociétés - va produire des machines meilleures, plus sensibles aux complexités ; on peut penser que l'économie n'est pas condamnée à la loi concurrentielle du néolibéralisme et porte d'autres possibilités comme le commerce équitable, l'économie solidaire ou simplement l'économie citoyenne.

De toute façon, le progrès comme certitude est mort. On peut même dire que nous sommes devant une grande incertitude. Il y a une possibilité de progrès mais le progrès a toujours besoin d'être régénéré. Aucun progrès ne peut être assuré de durer s'il n'est pas régénéré. Ainsi, par exemple, la torture avait disparu des pays d'Europe au XIX^e siècle, elle est réapparue dans tous les pays d'Europe au XX^e siècle. Et surtout nous voyons aujourd'hui l'alliance de deux barbaries : la vieille barbarie de la guerre qui, avec les guerres de religion, guerres d'ethnie, guerres de nation, guerres civiles, revient en force avec tout ce qu'elle apporte de haine, de mépris, de destructions et de meurtres... Et la barbarie technicienne, la barbarie abstraite du calcul qui ignore l'humain de l'humain, c'est-à-dire sa vie ses sentiments, ses élans, ses souffrances

Tous ceci nous conduit à l'idée qu'il faut dépasser les Lumières.

Il nous faut chercher l'au-delà des Lumières. Quand je dis « dépasser », je l'entends au sens hégélien de *aufheben*, qui veut dire intégrer ce qui est dépassé, intégrer ce qu'il y a de valide dans le progrès mais avec quelque chose d'autre. Qu'est-ce que c'est que cet au-delà des Lumières ?

Cela signifie tout d'abord qu'il faut dépasser, réexaminer la raison, il faut dépasser la rationalité abstraite, le primat du calcul et le primat de la logique abstraite. Il faut se débarrasser de la raison provincialisée. Il faut prendre conscience des maladies de la raison. Il faut dépasser la raison instrumentale dont parle Adorno, qui est au service des pires entreprises de meurtre. Il faut même dépasser l'idée de raison pure car il n'y a pas de raison pure, il n'y a pas de rationalité sans affectivité. Il faut une dialogique entre rationalité et affectivité, une raison métissée par l'affectivité, une rationalité ouverte. Il faut donner force à ce courant minoritaire dans ce monde occidental ou européen, celui de la rationalité autocritique, qui de Montaigne à Levi-Stauss, reconnaît ses propres limites et comporte l'autocritique de l'Occident. Autrement dit, il nous faut une rationalité complexe qui affronte les contradictions et l'incertitude sans les noyer ou les désintégrer. Ce qui signifie, une révolution épistémologique, une révolution dans la connaissance. Il nous faut essayer, de répudier l'intelligence aveugle qui ne voit que des fragments séparés, qui est incapable de relier les parties et le tout, l'élément et son contexte, qui est incapable de concevoir l'ère planétaire et de saisir le problème écologique. On peut dire que la tragédie écologique qui a commencé, est la première catastrophe planétaire provoquée par la carence fondamentale de notre mode de connaissance et par la méconnaissance que comporte ce mode de connaissances.

C'est donc l'effondrement de la conception lumineuse de la rationalité (c'est-à-dire celle qui apporte une lumière éblouissante et dissipe les ombres avec des idées claires et distinctes, avec la logique du déterminisme) qui, par elle-même, ignore le désordre et le hasard. Il nous faut concevoir une réalité complexe, faite d'un cocktail toujours changeant d'ordre, de désordre et d'organisation. Il faut savoir qu'il y a un principe d'organisation mais aussi de désorganisation dans l'univers avec le principe de la thermodynamique. Il faut comprendre que l'univers est complexe et comportera toujours pour notre esprit incertitude et contradiction. Il faut comprendre qu'elle « est obscure la source même d'où naît notre lumière » comme disait Jean de la Croix. Il faut comprendre que c'est l'imprévisible et l'improbable qui arrivent très souvent. Il faut remplacer le progrès déterministe, le progrès nécessaire dans tout, c'est-à-dire dans la conception de la vie, la conception de l'histoire, la conception de l'univers. Il y a deux exemples qui montrent que l'imprévu arrive : lors des guerres médiques, lorsque la petite Athènes a su par deux fois repousser le gigantesque empire perse et lors de la seconde guerre mondiale, devant Moscou, fin 1941, lorsqu'un hiver à la précocité inattendue a bloqué les armées nazies.

Il faut abandonner l'idée abstraite de l'humain qui se trouve dans l'humanisme. Idée abstraite parce qu'on réduit l'humain à *homo sapiens*, à *homo faber*, à *homo economicus*. L'être humain est aussi *sapiens* et *demens*, *faber* et *mythologicus*, *economicus* et *ludens*, prosaïque et poétique, naturel et métanaturel. Il faut savoir que son universalisme est devenu concret au moment de l'ère planétaire où l'on peut découvrir que tous les humains ont non seulement une communauté d'origine, une communauté de nature à travers leurs diversités, mais aussi une communauté de destin. Alors l'humanisme abstrait peut devenir concret.

Le progrès dépend aussi désormais de la conscience humaine. Le progrès acquis doit sans cesse se régénérer. La possibilité de progrès se trouve dans ce que Marx appelait « l'homme générique », dans les potentialités inhibées par nos

sociétés, par la spécialisation, par la division du travail, par la sclérose... Cette idée, que l'on trouve chez Rousseau, est extrêmement importante chez Marx. Dans nos sociétés, seuls les poètes, les artistes, les inventeurs - en tant qu'êtres déviants - sont capables d'être créateurs et de générer quelque chose. Alors, à ce moment-là se dessine une possibilité d'essayer de reformer quelque chose, d'aller au delà des Lumières, en les intégrant.

Il faut conjuguer quatre voies qui jusqu'à présent ce sont trouvées séparées. La première voie est la réforme de l'organisation sociale qui ne peut pas être seule la voie du progrès mais qui ne peut pas être abandonnée. La seconde voie est celle de la réforme par l'éducation qui doit se faire très en profondeur pour que l'éducation puisse aider à faire évoluer les esprits. La troisième est la réforme de vie. Et la réforme éthique proprement dite est la quatrième.

Nous devons concevoir que s'il y a véritable progrès, alors il y a possibilité de métamorphose.

S'il y a une société-monde, elle sera le produit d'une métamorphose, car ce sera une société de type nouveau et non pas une reproduction gigantesque de nos Etats nationaux actuels. Cela est sans doute improbable mais toute ma vie j'ai espéré dans l'improbable et parfois mon espoir s'est trouvé exaucé. Notre espérance est le flambeau dans la nuit : il n'y a pas de lumière éblouissante, il n'y a que des flambeaux dans la nuit.